

Jean DAVID*

Pourquoi je me sens – presque – Luxembourgeois

Essai

« . . . Pétange . . . Rodange . . . Bascharage . . . Sanem . . . »

Ce sont les tout premiers noms que j'ai retenus, chantés l'un après l'autre aux fenêtres du train omnibus, lors de ses brefs arrêts sur le court trajet qui ne séparait de ma Terre Promise. A l'époque – il y a bien longtemps de cela, en 1931 – je me rendais pour le dimanche, parfois pour le week-end ou même, ô merveille, pour plusieurs jours de congé, du collège de Longwy où j'avais décidé que j'étais malheureux, à la ville de Luxembourg où habitait ma famille.

Potache en France qui retrouvais des frères et soeur encore dépaysés, c'était aussi dans ce train que j'avais les premiers contacts avec des habitants de ce pays inconnu. C'étaient les représentants de l'autorité, policiers et douaniers aux uniformes différents, dont la coiffure n'était plus le rigide képi cylindrique, mais une coiffe plus souple agrémentée d'amusantes petites pointes. C'était encore le contrôleur, qui s'enquêrait auprès des voyageurs s'ils étaient montés dans le train depuis le dernier contrôle.

Pour moi, ces agents officiels me confirmaient d'abord que j'étais bien en route pour retrouver les miens. Pourtant, aujourd'hui encore, il me semble que la distinction que je faisais ne passait pas seulement par cette donnée subjective, ni par de simples différences de tenues. Garçon de treize ans grandissant dans la conviction d'appartenir à un grand pays, je ne voyais rien à redire à l'attitude des fonctionnaires français qui les avaient précédés au passage de la frontière. Et pourtant, j'enregistrais après la mine courtoise

* Jean David, Français, auteur tardif, a passé une grande partie de sa jeunesse à l'étranger, notamment au cours des années trente toute son adolescence à Luxembourg.

Après une carrière dans l'industrie textile, où il occupa différents postes commerciaux axés plus particulièrement sur l'exportation, il termina sa vie professionnelle en qualité de traducteur d'allemand et d'anglais au Service de Traduction du Ministère de l'Economie et des Finances à Paris.

C'est au cours de cette période moins accaparante que le reprit, cette fois pour ne plus le lâcher, le besoin ressenti dès sa jeunesse et ensuite enseveli sous les diverses activités de sa vie d'adulte, celui de s'exprimer par écrit.

A la retraite, Jean David vit actuellement aux environs de Paris, où il continue de s'adonner à sa passion.

certes, mais indifférente avec laquelle ces derniers me rendaient mon passeport, le regard bienveillant que me lançaient leurs successeurs, et même après quelques rencontres une ou deux paroles amicales de reconnaissance, auxquelles leur accent donnait une saveur particulière: «. . . De nouveau en vacances?»

Je n'étais pas le seul à bénéficier de leurs attentions. Il devait se trouver nombre d'habitues parmi les voyageurs de ce petit train, souvent ces hommes en uniforme les interpellaient en parcourant le wagon dans le passage central. Les voix portaient loin, je percevais des bribes de paroles échangées, ces personnages en service me semblaient poursuivre ou reprendre un même dialogue avec leurs interlocuteurs successifs. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient, mais le ton m'indiquait que ces gens se connaissaient. Je les imaginais faisant partie d'une sorte de famille agrandie, dont les membres profitaient de leur brève rencontre pour échanger des nouvelles. Et moi, qui ne parlais pas leur langue, à qui ils prenaient la peine de s'adresser en français, j'avais l'impression de frapper à leur porte. A l'époque, je n'osais encore espérer qu'un jour, moi aussi, j'entrerais dans leur grande parenté.

Pendant les premiers temps, les tout premiers mois de notre installation à Luxembourg, mes contacts de collégien pensionnaire à Longwy avec la population du pays où vivait ma famille se sont limités, à peu de choses près, à ces courts voyages en chemin de fer. Encore n'étais-je vraiment réceptif au message qui parvenait à mes oreilles dans le «bon» sens, si je puis dire, celui qui me transportait chez moi. Au retour, je commençais déjà à me refermer sur moi-même, le monde extérieur cessait à peu près d'exister – jusqu'au dimanche suivant.

Ce sont pourtant ces premiers contacts, au cours desquels mon imagination s'efforçait de combler les vides que mon ignorance de la langue laissait dans ces sommaires impressions d'auditeur, qui m'ont donné d'abord le sentiment que j'entrais dans un pays différent du mien. Je ne prétends pas que ce sentiment ne se soit pas affiné, précisé ensuite. Mais déjà, de manière latente, il était là, au fond de moi: ce pays était fait à une autre échelle, une dimension différente. Les gens s'y connaissaient.

La langue qu'ils parlaient entre eux, du reste, elle était autre, elle aussi, distincte. Moi, qui pourtant parlais l'allemand à côté de mon français, je ne la comprenais pas, à peine quelques mots peut-être. Je l'entendais seulement, elle chantait à mes oreilles, un peu traînante, je trouvais à ses accents un soupçon d'indolence, une sorte de sous-entendu qu'il ne fallait pas se faire trop de soucis, que même ce qu'on disait n'était pas forcément essentiel . . .

Evidemment, je quittais un endroit abhorré, le milieu qui m'accueillait ne pouvait me faire mauvaise impression. Mais dans le sens opposé, mon point de vue aurait-il présenté le moindre intérêt, même pour moi? Imaginez un condamné jugeant le bourreau qui l'attend!

Du reste, j'aurais été bien en peine d'analyser avec précision ces sensations confuses. Je me bornais à constater qu'elles ajoutaient à mon plaisir de me trouver en liberté, même à titre provisoire. Je ne savais pas encore que dans un proche avenir, ma vie allait changer du tout au tout. J'allais commencer à devenir Luxembourgeois.

Car mes parents, se rendant compte de la stérilité, de l'inanité même de mon séjour à Longwy m'avaient rapatrié, en fin d'année scolaire. A la nouvelle rentrée, j'allais fréquenter l'Athénée.

Au milieu de mes nouveaux condisciples, et très bientôt aussi dans la troupe des boy-scouts «Les Diables Mauves» où j'étais entré, cette langue allait redevenir d'abord ce qu'elle était au même titre que toutes ses consoeurs de par le monde: une barrière pour l'étranger que j'étais.

Je ressentais le besoin de contacts avec des garçons de mon âge, avec des êtres dont les centres d'intérêt, les préoccupations étaient les mêmes que les miennes. Il me fallait pouvoir communiquer avec eux. Je parlais français, je parlais allemand, et les Luxembourgeois aussi, en dehors de leur «patois». Alors, il ne devait pas y avoir de véritable problème, pour moi, je saurais toujours me débrouiller.

Eh bien, si, il y avait un problème. Le français? Pour ces garçons de treize ans, il existait une différence fondamentale entre d'une part la France, cette entité un peu abstraite qui représentait un pays voisin du leur, et le français qu'on y parlait d'autre part. La France était un pays ami, en tant qu'un de ses ressortissants j'étais accueilli très favorablement. Mais pour le français, ma langue, c'était autre chose. On l'enseignait en classe, ce qui était une raison pour ne pas s'en occuper trop aux heures de loisir. Et puis, ces garçons commençaient de l'apprendre, ils le maniaient encore malaisément. Enfin, lorsqu'ils s'entretenaient ensemble, il n'était pas question de parler autre chose que le luxembourgeois. Alors, comment traduire chaque phrase, lorsque j'assistais à une de leurs conversations?

Et l'allemand? Ils le parlaient plus facilement, et j'avais cru tourner la difficulté en m'exprimant dans cette langue. Mais je ne persistai pas longtemps dans cette voie. En effet, lorsque je m'adressais à eux en allemand, je lisais d'abord de l'étonnement dans le regard de mes interlocuteurs, je voyais les visages se fermer, si je persévérais. La conversation tournait court, les garçons se détournaient de moi, je perçus même une fois, proféré à mi-voix entre les dents, le mot «Preiss» accompagné de certain qualificatif . . . péjoratif. On connaît la facilité avec laquelle les mots crus d'une langue étrangère s'assimilent d'abord: je me mordais les lèvres – être traité de «sale» Allemand, n'était-ce pas vexant, pour un Français, à cette époque?

Ces réactions, en même temps qu'elles me montraient la nécessité, l'urgence même d'apprendre le luxembourgeois, elles m'inculquaient deux notions fondamentales, élémentaires certes sur un plan général, mais significatives

pour moi qui les voyais s'appliquer au pays qui m'accueillait. La première, c'était que le luxembourgeois, langue ou patois – je venais d'un pays où la tradition centralisatrice, accentuée encore par les tendances jacobines qui se faisaient toujours sentir, s'acharnait à extirper dans les campagnes les parlers locaux au profit du français – le luxembourgeois donc était le langage dans lequel les habitants de ce pays voulaient s'exprimer. Et la seconde, qui n'était en somme qu'un corollaire de la première, c'était que ces mêmes habitants ne voulaient être ni Français, ni Allemands.

Je chantonne, en écrivant ces lignes. C'est un air qui me trotte dans la tête, une marche allègre qui m'accompagnera tout au long du voyage que j'entreprends. „Mir wëlle bleiwe wat mer sin . . . ¹ Très tôt, j'ai connu cette phrase, elle était la fin du refrain, la conclusion de la chanson. On l'entonnait aux feux de camp, par exemple, lorsque l'occasion n'était pas assez solennelle pour mériter le chant de „Ons Hémecht“². Très tôt aussi, j'ai su que dans ce pays ces mots étaient un peu le credo politique, au sens le plus élevé. Il faut dire qu'à l'époque, les occasions ne manquaient pas où les Luxembourgeois éprouaient le besoin d'exprimer leur particularisme, les étrangers nouvellement arrivés de pays voisins en ressentaient parfois quelque agacement.

C'est ainsi que mon père, à l'esprit fin et cultivé, habitué aux relations internationales mais chez qui le propre sentiment national se nourrissait parmi d'autres éléments de notions de grandeur, voire de puissance inhérentes au pays auquel il appartenait, répétait à la maison, avec une ironie un peu appuyée, la phrase dans laquelle il relevait plutôt ce qu'elle avait à ses yeux d'un peu étriqué.

Moi, je lui disais que cette phrase, il la prononçait mal – il n'a jamais su prononcer correctement un seul mot de luxembourgeois. Ce n'était pas que je ne me sois pas senti Français, moi aussi. C'était l'époque où le territoire national se prolongeait dans ce que nous appelions l'Empire Français, dont nous avions bien quelques raisons d'être fiers. Comme lui, je mesurais la disproportion, pour ainsi dire infinie, entre un pays comme le mien à prétentions raisonnablement mondiales (je souligne: on était au début des années trente), et le territoire minuscule qui pourtant était également celui d'une nation.

Mais cette nation-là, pour sa part, elle n'avait pas de prétention – ou plutôt elle en avait une seule. Elle voulait rester ce qu'elle était. Sa prétention, elle l'avait exprimée dans une chanson, où le jeune garçon que j'étais la remplaçait. Elle était le complément nécessaire d'un jouet merveilleux, dont le chant célébrait la venue dans le pays. «Le Char de feu, le voilà prêt . . . »

¹ Je n'ai pas appris l'orthographe du luxembourgeois – et j'ignore tout de l'«officielle» actuelle . . . Aussi bien plaiderai-je coupable: je ne suis que «presque» Luxembourgeois!

* «Nous voulons rester ce que nous sommes»: c'est la fin du refrain de «De Feierwôn», créé à l'inauguration du chemin de fer à Luxembourg en 1859.

** «Notre Patrie», hymne national luxembourgeois.

Ce char, je le voyais comme une sorte de dragon chinois, soufflant des flammes par les narines. « . . . Un sifflement, et c'est parti . . . » Le dragon s'ébranlait sur les rails, il s'en allait dans la campagne luxembourgeoise, il en fallait bien une, pour qu'il puisse circuler. Mais il ne lui fallait pas davantage. « . . . Vous, Français, Belges ou Allemands, Voyez ici notre patrie! De tout côté que vous veniez, nous ne voulons être que nous!» Dans cette tranquille affirmation, lorsque mes camarades scouts la chantaient et que j'essayais de les suivre, il y avait une assurance, une conviction, une ferveur aussi . . . J'y reviendrai.

Le langage . . . C'est lui que je reprends, puisque mes progrès dans l'usage du luxembourgeois sont allés de pair avec mon intégration dans mon nouveau milieu. Langue, patois, on ne fait plus guère cette distinction spécieuse, même en France où on a cessé à peu près de faire la guerre aux parlars régionaux – après avoir presque réussi, il est vrai, à en faire passer l'usage dans nombre de régions. Le langage, c'est le véhicule de la communication, et presque toujours une collectivité se définit par rapport à lui.

Son rayonnement, c'est autre chose, il dépend au moins en partie de l'importance, de la force surtout de la collectivité qui le revendique. Mais sa spécificité . . . je crois qu'elle est fonction de sa capacité d'abord de survivre, ensuite de préserver, d'affirmer son génie propre.

En matière de survie, de persistance, je me demande si nous n'avons pas ici un cas-limite: comment le langage d'une collectivité de moins de quatre cent mille habitants, de surcroît bilingue volontaire dans les langues de ses voisins millionnaires – que dis-je, multimillionnaires – comment un tel langage peut-il se maintenir? «Mir wëlle bleiwe wat mer sin . . . »

«La belle affaire, observait mon père, que cette prétendue survivance . . . Je vais te donner la recette de ce langage, moi: une moitié d'allemand, un quart de français germanisé, un quart d'accent dont je reconnais l'originalité . . . Et le tour est joué!» A vrai dire, s'il n'avait été que cela, ce mélange avait déjà sa personnalité, et son dernier quart, précisément, empêchait mon père de goûter vraiment sa saveur.

De toute manière, il se trompait, mon père, et pas seulement dans l'énoncé de sa recette. A de multiples occasions, à propos de ce dernier quart, j'ai pu observer la difficulté, pour un Allemand adulte, d'acquérir une réelle maîtrise du luxembourgeois, même quand il s'efforçait vraiment d'y parvenir, même après un séjour prolongé dans le pays. Au mieux, au bout de quelques phrases, c'est dans la prononciation que son allemand d'origine montrait le bout de l'oreille, qu'il s'agisse de «hochdeutsch» ou de son propre parler régional. Et au pire, c'était dans le vocabulaire qu'apparaissaient, trop vite, trop de mots allemands qu'il croyait mettre à la sauce luxembourgeoise en les accentuant un peu différemment.

Mais pour revenir à sa capacité de survivance, le luxembourgeois, ce parler original la devait d'abord à la persistance de sa pratique, par laquelle

s'exprimait, plus ou moins consciente, la volonté de différenciation de ses usagers.

Tout à l'heure, à propos de langue, l'expression couramment utilisée de «génie propre» s'est glissée sous ma plume. Point n'est besoin de l'écrire en majuscules. Le plus chauvin, le moins cultivé des Luxembourgeois n'ira jamais comparer au français ou à l'allemand sa propre langue. Il n'en demeurera pas moins intimement convaincu de l'originalité de cette dernière, qualité qu'il contribue à entretenir par son usage même, avec chacun de ses compatriotes.

Cette originalité, pardonnez à l'étranger que je suis resté de ne savoir l'exprimer que très imparfaitement. Si je tentais de la résumer, je dirais qu'elle réside dans son caractère imagé. Pour ma démonstration, j'ai demandé à un ami de m'aider, je dois à son obligeance une bonne partie des exemples que je vais donner.

Il y a des mots, transformés ou même créés, qui sont évocateurs en eux-mêmes. Ils doivent être fort nombreux, je me bornerai à en citer deux: lisez-les lentement, fermez les yeux, et répétez-les, pour vous:

«De Schlutjen . . . »

«E Paipampel . . . »

Souvenez-vous: Chez vos grands-parents, au petit déjeuner, le café qui passe embaume la cuisine . . . Et là-bas, par dessus le pré ensoleillé, le papillon volète dans sa capricieuse ivresse . . .

Avec d'autres mots à l'expressive verdeur, mêlés à des expressions qui font image, je me suis amusé à conter une courte histoire:

«De Klugschösser hat e Fuerz am Kapp, vu sénge Méckeschöss as deen anere klorrose gin. Op eemol krut en eng op de Bockel, do huet en e Panzschlag gemat!»

Vous, lecteurs luxembourgeois, sous sourirez peut-être. Et pour vous qui n'entendez pas cette langue, en voici d'abord la signification en français:

«Il croyait tout savoir, c'était un prétentieux dont le verbiage rendit l'autre furieux. Soudain il prit un coup dans le dos qui l'envoya rouler à terre.»

Mais pour tenter d'en restituer le sel, il faudrait recourir au mot à mot, ou presque:

«Il avait un pet dans le crâne, ses jugements sur tout n'étaient que des crottes de bique qui mirent l'autre proprement en rage. Soudain il attrapa un coup sur la bosse, qui l'envoya à plat ventre.»

Au delà de mots ou d'expressions qu'il utilise dans la langue courante, le Luxembourgeois, par l'usage plus personnel qu'il en fait, sait souvent exprimer sa pensée de manière plaisante, avec une économie de moyens surprenante. Je me souviens encore du tonnerre de rires que déclencha une saillie, dans une pièce de «Lauffe Guill» et «Weihnachts Titt» jouée par les Diables Mauves à leur fête de Noël au milieu des années trente. Dans

l'histoire volontairement abracadabrante, le patriarche Noé venait d'achever la construction de l'arche, en prévision du déluge. Constatant le commencement de celui-ci, il s'était exclamé: « . . . Deen do Uewe ka säi Waaser nët mei halen!»²

Voilà, pour la langue, quelques exemples de sa spécificité, de la réalité de son existence. Et à cet égard, je veux m'efforcer de ne pas trop m'émouvoir de certains propos alarmistes que me tenait récemment une amie. Avec regret, elle relevait une propension à la facilité, chez une partie de la jeunesse de son pays, qui remplacerait souvent des mots proprement luxembourgeois, moins couramment usités peut-être, par des vocables adaptés trop directement de l'allemand. Elle a sûrement raison, je ne constate que trop, en français, cette langue unique qui est la mienne, un relâchement comparable qui entraîne des dégradations fâcheuses. Il peut s'agir de grossières entorses à la syntaxe, particulièrement dans le langage parlé, de contresens même dus à une crasse ignorance, ou encore de manière plus proche du processus évoqué pour le luxembourgeois, du recours massif à des américanismes mal digérés (sur la prononciation desquels je préfère glisser . . .)

Je pense néanmoins qu'il ne faut pas dramatiser, encore moins tenter de s'accrocher à un langage figé, une fois pour toutes. Une langue, c'est comme un être: tant qu'elle est vivante, elle bouge, elle évolue. Elle appartient à ceux qui l'utilisent, en la parlant ils la façonnent selon leurs besoins. Le tout est de lui rester fidèle, de ne pas l'abandonner: faisons confiance à son génie propre.

Mais revenons à ma jeunesse, à mon adolescence pendant laquelle je m'appliquais à assimiler cette langue nouvelle pour moi. Au fur et à mesure de mes progrès, je sentais que je me rapprochais de la satisfaction du désir éprouvé naguère confusément dans mon train, dont la réalisation alors m'était apparue hors d'atteinte. Désormais, chaque jour davantage, je me sentais plus proche de cette parenté étendue, dans laquelle j'aspirais à entrer.

A l'Athénée, dans les conversations avec les camarades pendant les récréations, le thème de l'appartenance à un même pays n'était guère abordé. Mais pas plus chez mes condisciples que chez mes professeurs, lesquels ne traitaient le sujet dans leur cours qu'au travers de l'histoire ou des oeuvres littéraires étudiées, je ne ressentais le défaut d'allusions à des relations affectives avec leur pays comme un signe de carence. J'acceptais le silence observé sur le thème comme allant de soi, parce que ni la cour où se défoulaient les forces contenues pendant les heures de classe, ni ces dernières consacrées à l'enseignement général n'étaient le lieu convenable pour l'aborder. Dans cet environnement, le silence observé sur la question était encore le moyen le plus sûr d'affirmer son existence: pour les élèves

² «Le Très-Haut ne peut plus retenir son eau!»

comme pour les professeurs, la conscience de s'intégrer dans un même ensemble allait de soi, du fait même qu'ils se trouvaient réunis.

Evidemment, pour m'aider à ressentir ce qui n'était pas exprimé, je disposais d'une autre expérience. Il s'agissait du scoutisme luxembourgeois où le culte de la patrie, au contraire, bénéficiait de la place d'honneur qui lui revenait dans la promotion des valeurs morales, objet avoué du mouvement.

Il convient de souligner, toutefois, la sobriété et presque la pudeur avec lesquelles le grave sujet était traité. Lors de réunions, les chefs se contentaient de quelques phrases pour rappeler aux garçons leur appartenance à un pays indépendant, fier de son originalité, pour la sauvegarde duquel il fallait être prêt à se sacrifier. La brièveté de ces messages, leur absence de gloriole ou de grandiloquence leur conféraient d'autant plus de poids. Pour ma part, juge extérieur en quelque sorte en ma qualité de Français, je sentais que ces phrases portaient, qu'elles tombaient sur un terrain que les parents devaient avoir préparé. Ces garçons étaient tous patriotes, ils étaient tous Luxembourgeois.

C'est au camp que les signes extérieurs m'étaient apparus, par lesquels s'exprimaient à la fois l'amour du pays, le respect qui lui était dû, et la fierté de lui appartenir. C'était le salut aux couleurs, dans la matinée encore fraîche, nous étions figés au carré, à demi réchauffés après les ablutions à l'eau froide. Distracts par instants par les amoncellements tentateurs des tartines de confiture qui nous attendaient, nos regards revenaient vite vers le morceau d'étoffe tricolore que notre chef hissait dans le ciel, pendant que le clairon faisait gaillardement sonner ses notes parfois coupées d'un couac fâcheux aussitôt oublié. Cette étoffe qui claquait au vent, pour tous ces garçons – et même pour moi qu'ils avaient admis parmi eux – elle représentait le pays.

Le soir, au feu de camp, parmi les sketches présentés et les chansons diverses entonnées en chœur, ressortait parfois celle du «Feierwôn». Ce char de feu, nous le voyions presque surgir des flammes qui nous brûlaient le visage, ce train qui partout, sur son passage, proclamait sa volonté d'indépendance.

«Ons Hémecht . . . » Ce chant-là qui était un cantique, on le réservait aux grandes occasions, aux «Pow-Wows» où se rassemblaient les troupes de plusieurs villes, voire de tout le pays. Après les jeux, les concours où s'étaient mesurées la force ou l'adresse, il y avait les harangues des dirigeants. Les discours? A vrai dire, l'avouerai-je?, je les ai oubliés. Ils nous exhortaient à demeurer unis, fidèles à notre loi scout, ils étaient pleins de bons sentiments, avec lesquels nous étions d'accord. Mais nous étions jeunes, et toutes ces paroles glissaient un peu sur notre insouciance.

Mais non, pas toutes. Il y avait un orateur parmi ces dirigeants, une valeur, un meneur d'hommes qui était notre Chef Scout, qui m'a fait l'honneur de

m'accorder son amitié, plus tard, lorsque je devins adolescent. C'était le Loup Gris, c'était Georges Schommer, qui acceptait avec sa simplicité exemplaire que nous l'appelions «Menny». A son sujet, sur sa personnalité, sur l'influence qu'il a exercée sur moi – et sur une partie de l'élite de la jeunesse luxembourgeoise – je me suis exprimé ailleurs, ce n'est pas ici mon propos. Mais s'il s'agit de patriotisme, on ne contourne pas Georges Schommer, pas plus que lorsqu'on parle de liberté, de tolérance ou de fraternité entre les hommes.

« . . . Avant de prendre la parole, Loup Gris, monté sur une estrade de fortune, parcourait lentement l'assistance, d'un regard tranquille dont personne ne se sentait exclu. Et toute l'attention se trouvait reportée sur lui, comme par magie . . . »³

Dans ses discours, en matière de patriotisme, il affectionnait le dicton «Charbonnier est maître chez soi». Il le plaçait souvent, c'est vrai, mais comment mieux dire? Ces mots exprimaient et la volonté d'indépendance, et le droit pour n'importe qui de la revendiquer, quelque petit ou même faible qu'il puisse être. Et par-dessus le marché, ils limitaient implicitement la prétention: maître, oui, mais chez soi.

Au terme de ces rassemblements, avant de former la grande chaîne pour entonner le Chant d'Adieu, on chantait souvent «Ons Hémecht». Et là, petits et grands, «chanteurs juste» et «chanteurs faux», tout le monde y allait, de tout son cœur. Pour peu que l'hymne national ait été précédé par une des harangues de «Menny», il n'était pas rare de voir sur les visages recueillis couler des larmes de ferveur.

Je conserve un souvenir précieux, celui d'une manifestation patriotique à laquelle j'ai pu participer, grâce à mon appartenance à la troupe des scouts. C'était un 23 janvier, en 1933 ou 1934, à une époque en tout cas où on célébrait l'anniversaire de la Grande-Duchesse Charlotte à sa date réelle. Cet hiver-là, il faisait vraiment froid, pourtant tous les garçons arboraient leur tenue habituelle, chemise de flanelle et culotte courte, sous lesquels, il est vrai, ils avaient enfilé les uns par-dessus les autres de multiples couches de sous-vêtements.

C'était le soir, je tenais ma place comme les autres, dans la retraite aux flambeaux. Nous marchions trois par trois, je me retournais souvent pour voir serpenter derrière moi le long ruban de feu, le parcours sinueux choisi à travers la ville empêchait de voir la fin du cortège qu'on pouvait imaginer interminable. Dans les rues étroites, derrière les fenêtres des maisons et même sur les trottoirs où les spectateurs s'étaient rassemblés malgré le froid, le public suivait notre progression que rythmaient les accents de la musique militaire marchant en tête.

Après le parcours de la Grand-rue, passé le «Roude Pëtz», la foule était plus dense, dès l'amorce du tournant les rangs s'épaississaient. Moins de cent

³ Extrait de «La Clef de Voûte», roman inédit, chapitre «J'étais parmi vous».

mètres nous séparaient du Palais Grand-Ducal, nous allions le longer sur notre gauche, la Souveraine nous y attendait.

Nous le savions. La musique s'était tue, mais nous attaquions le pavé d'un talon plus décidé, nous bombions le torse et nous tendions le bras qui brandissait notre torche. Tout s'est passé en quelques instants, beaucoup trop vite à notre gré, déjà notre troupe défilait devant la sorte d'avancée du palais, après la grande porte cochère. Les fenêtres étaient éclairées, celle du centre était même ouverte. Le couple princier s'y tenait debout, à côté de l'uniforme sombre du prince posté un peu en retrait la robe de la Grande-Duchesse paraissait plus blanche encore.

Il n'y avait eu ni concertation, ni signal convenu. La tête levée vers elle, nous criions, de toutes nos forces: «Vive! . . . Vive! . . .» Et moi comme les autres, comme les spectateurs attroupés en face, à droite, sans me soucier davantage qu'eux de ce que l'objet de nos vœux n'ait été désigné auparavant, au moins une fois. Le cri l'impliquait, en lui-même: «Vive! . . . Vive! . . .» Nous étions passés, nous criions encore, nous avions distingué le sourire sur le visage penché vers nous, la main levée en guise de salut amical.

Je n'étais pas royaliste, je me demande même si mes camarades se posaient des questions à ce sujet, consciemment tout au moins. Mais à ce vocable, il suffit de changer une lettre. Loyaliste, je l'étais du fond du coeur, du même loyalisme exprimé dans les cris de tous, les miens mêlés à ceux de mes compagnons, à ceux des spectateurs massés devant les fenêtres. En acclamant leur souveraine, ils acclamaient leur pays qu'elle incarnait si bien. Et moi qui criais avec eux, j'acclamaï la souveraine du pays où je vivais.

Le défilé devait prendre fin Place de la Constitution. Pendant la dernière partie du parcours les esprits de tous restaient emplis de la même vision: une silhouette blanche, aux côtés de laquelle se tenait un officier, comme pour la protéger, une tête penchée vers nous qui nous souriait parce que nous l'acclamions, une main qui nous saluait gentiment.

Bientôt, encore ému, je jetai à mon tour mon flambeau encore allumé, aux pieds de la «Gëlle Fra». Les flammes montaient haut, de ces centaines de torches allumées, jetant leurs reflets jusque sur la robe dorée, là-haut, qui déshabille si savamment les formes de la belle dame. En dépit de ce beau feu de joie, nous n'étions pas très réchauffés dans nos tenues légères. «Lauffe Guill», notre scout-master, rompit les rangs pour nous renvoyer chez nous, après avoir lancé une dernière facétie: «Ce n'est pas le moment, dit-il en désignant la statue figée dans le ciel, qu'elle lâche sa couronne pour la laisser tomber dans le feu . . .»

Quelques années plus tard, vers la même époque, je faisais mon service militaire, en stage à Strasbourg. C'était avant le début de la «drôle de guerre» – qui n'allait l'être pas du tout, hélas! – et «Menny» avait fait le voyage afin de m'offrir un repas gastronomique dont il avait le secret «pour me changer un peu de l'ordinaire». On était à quelques jours du 23 janvier,

je lui remis une belle carte choisie avec le plus grand soin, sur laquelle j'avais calligraphié quelques mots respectueux. Il me promit de la faire parvenir à son auguste destinataire, à quelque temps de là il m'assura que l'aide de camp de la Grande-Duchesse l'avait prié de m'exprimer ses remerciements.

J'avais pleine conscience alors de ma qualité de Français, l'évolution dramatique de la situation internationale grossissait encore à mes yeux les différences entre mon pays et celui où j'avais vécu mon adolescence. Et pourtant, j'étais heureux d'avoir reçu ce signe discret – voire hypothétique – de reconnaissance, venant de la souveraine de ce petit pays. Il m'était bien plus précieux qu'une lettre que j'aurais reçue de l'Élysée, que jamais du reste je n'aurais sollicitée.

Le sentiment national, tel que peuvent le ressentir les ressortissants d'un pays, donne à l'observateur une idée plus valable de la réalité de la nation qu'ils constituent que les signes purement extérieurs affichés par les autorités. Les exemples ne doivent pas manquer, de par le monde, de pays plus ou moins récemment dessinés sur la carte, dont les gouvernements organisent de tapageuses manifestations de souveraineté, auxquelles nombre de leurs ressortissants ne participent guère de manière consciente. Et il y a des cas beaucoup plus graves où des citoyens de pays même importants, au lieu de revendiquer haut et fort leur nationalité lorsqu'ils se trouvent à l'étranger, essaient de la camoufler en s'exprimant dans une langue différente de la leur, presque toujours en anglais du reste.

Pour les Luxembourgeois, chez qui des réactions d'incertitude seraient concevables, dans leur situation d'enclavement entre des pays d'une autre dimension, la question ne se pose pas, tout simplement. Ils n'éprouvent même nul besoin de manifester, dans leur comportement quotidien, leur appartenance à leur pays, celle-ci va de soi. Et la meilleure preuve de l'existence de ce dernier, c'est dans leur tranquille assurance que je la vois.

Mais il ne s'agit pas simplement d'une conviction irraisonnée, en quelque sorte instinctive. Ici, je vais tenter de cerner ce qui me semble un trait de caractère propre au Luxembourgeois, forgé au fil de l'histoire de son pays, au cours de ses multiples contacts avec ses voisins plus puissants.

Lorsqu'un Luxembourgeois estime occuper une position à juste titre, il s'attribue à lui-même l'importance que cette position revêt à ses yeux. Il y puise sa propre force, grâce à elle il affronte n'importe quel adversaire: quelle que soit la puissance de ce dernier, il devra bien s'incliner un jour, puisqu'il est dans son tort. Pour le Luxembourgeois, par tempérament autant que par nécessité, le droit prime la force.

Je me souviens d'un incident tout à fait mineur, qui avait frappé le collégien frondeur que j'étais, pour des raisons bien différentes de celle qui me la remet en mémoire maintenant. Je fréquentais l'Athénée depuis quelques semaines seulement, et j'avais manqué les cours d'une matinée, avec l'assentiment de mes parents. J'ai oublié ce qui avait motivé cette absence,

je sais seulement qu'il ne s'agissait pas d'une raison de santé, ou de quelque autre cas susceptible d'être considéré comme de force majeure.

Mon père, précisément pour cela, avait tenu à rencontrer lui-même le «régent de classe» pour lui fournir les explications qu'il jugeait lui devoir. Il se trouva que j'assistai à l'entretien, et j'écoutai les phrases courtoises de mon père en m'efforçant de prendre un air presque aussi sérieux – j'allais écrire «sévère», mais alors ce qualificatif n'aurait pu s'appliquer à ma propre attitude – que celui de mon professeur.

Celui-ci, lorsque mon père se tut, le considéra un instant, les traits impassibles. Puis il répondit: «. . . Monsieur David, c'est une explication, ce n'est pas une excuse . . .» Interloqué, mon père fixa à son tour son interlocuteur, ses traits fermés, ses lèvres pincées de réprobation. Et le sourire lui revint, qu'il conserva pour rétorquer, avec un soupçon d'ironie: «. . . Mais je ne cherche pas à m'excuser, Monsieur le Professeur . . .»

Dire que je buvais du lait, sacripant que j'étais, dire aussi que peut-être mon professeur manquait d'humour, cela n'ajoute guère d'intérêt à l'anecdote. Mais aujourd'hui, je veux l'examiner sous un autre angle. Mon professeur n'avait pas parlé à la légère, il estimait avoir de bonnes raisons de se prendre au sérieux. Il était régent de classe, il avait la responsabilité d'une trentaine de garçons pendant les heures de cours. Cette responsabilité, il entendait l'assumer. Que deviendraient ces cours, devait-il songer, si les parents s'unissaient maintenant aux élèves pour les aider à faire l'école buissonnière? Pour les professeurs, les parents n'étaient que le prolongement éloigné de leurs enfants, et pour tout ce qui se passait en classe, ils devaient aux professeurs le même respect que les élèves.

Leur bon droit, les Luxembourgeois ne renoncent pas à le faire valoir.

«Sur le riant coteau par le Prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci . . .»

J'aime l'histoire du meunier Sans-Souci, si joliment contée par Andrieux. Menacé d'expropriation au profit du roi de Prusse, il ne s'avoua pas vaincu. Le moulin était à lui, on ne pouvait le lui prendre, et pas plus le roi de Prusse que quiconque. Pour assurer le respect de ce qu'il considérait son droit, il afficha une confiance inébranlable dans la justice:

«. . . Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin!»

. . . Et il obtint gain de cause.

J'ai lu récemment, avec grand intérêt, l'ouvrage de mon ami Georges Heisbourg, «Le Gouvernement luxembourgeois en exil – 1940», paru en 1986. Très documenté, le livre déborde largement, par de fréquentes références, la courte période qu'il étudie dans son contexte historique. Il fait état des efforts déployés par le Luxembourg, depuis que son indépendance a été reconnue, pour affirmer la légitimité de son existence en accumulant l'argumentation juridique propre à assurer le respect de son bon droit.

Sans prétendre formuler le moindre jugement sur une politique constamment poursuivie dans le domaine international, il me semble qu'elle réflète parfaitement ce trait caractéristique du Luxembourgeois que j'évoquais tout à l'heure. Ce pays croit à son existence, il la défend, il l'impose aux autres pays par la constance de l'affirmation de son droit. Aux pires moments, lorsque la force brutale avait submergé son territoire, alors qu'il se voyait asservi par une puissance sans commune mesure avec la sienne et que le recours à une défense active lui était interdit, il a su préserver l'indépendance de sa voix. Cette voix, il l'a fait entendre sans relâche, à toutes les instances susceptibles de l'écouter, capables également de restaurer un jour le respect du droit international.

Comme le meunier de Sans-Souci, il a parfaitement su trouver les juges qu'il lui fallait, dont il s'est fait entendre en dépit – et peut-être en partie à cause – de sa faiblesse relative. La paix revenue, il a été rétabli dans son droit. Le monde entier l'a reconnu, il est un Etat parmi les Etats. Dans ses relations avec ceux-ci il est écouté, regardé comme tel sans considération de taille ou de puissance.

Evidemment, les habitants de ce pays ne sont pas des saints – et c'est fort heureux: s'ils l'étaient, comme ils seraient ennuyeux! Des défauts, des travers, on en rencontre aussi chez eux, ni plus ni moins qu'ailleurs. Et puisque je prétends me sentir presque Luxembourgeois, je me dois de sacrifier un peu à un travers que certains de mes amis, là-bas, qualifient de national (alors que pour moi il est plus qu'international, il est universel). Je veux parler du goût pour le commérage, pour le cancan même, travers pour lequel il existe un terme luxembourgeois plus imagé – plus cru aussi: le «Beschass» . . . Existe-t-il, le défaut que mes amis se reprochent entre eux, ce besoin de critiquer, de relever les faiblesses d'autrui, de ceux surtout que l'actualité met en vedette? Est-ce vrai que ce faisant, les détracteurs veulent démontrer que leurs victimes ne sont pas des êtres aussi supérieurs que voudraient le prouver les actes qui les ont portés sur le devant de la scène? Est-ce pour leur rabattre leur caquet que ces critiques leur lancent leurs piques . . . ou est-ce pour essayer de les abaisser à leur niveau?

Mais passons sur ce travers que mes amis prêtent à certains de leurs compatriotes, d'aucuns pourraient le qualifier de clairvoyance . . . A mon tour de me montrer mauvaise langue en me faisant l'écho de jugements que portent parfois les étrangers sur certaines attitudes, certaines réactions luxembourgeoises devant les événements. Il arrive que celles-ci leur semblent étriquées, mesquines, comme si les dimensions dans lesquelles évoluent les habitants déteignaient parfois sur leur mentalité . . . Et comme corollaire à cette disposition, d'autres jugent parfois inconsidérée une tendance à ne pas mesurer toujours les écarts avec des pays plus grands, à gonfler le leur encore d'agaçante façon pour le faire paraître leur égal . . .

A ces deux petits travers, laissez-moi faire un sort, c'est bien facile. Pour le premier, il est inhérent aux sociétés un peu fermées, vous le rencontrerez

partout, dans n'importe quelle ville de province de l'Arizona . . . ou du Cantal ou de l'Hérault! Et pour le second . . . il me semble que j'entends de partout retentir des cocoricos . . . Alors, de grâce, cessons nos critiques!

Revenons à nos moutons, à cet amour du pays, ancré au coeur de tout Luxembourgeois. De cet amour, j'en ai moi-même à revendre, ancré en moi au cours des dix années qui comptent parmi les plus importantes de ma vie, nourri des enthousiasmes, des illusions aussi de ma jeunesse que je n'ai pas reniées. Je ne tenterai pas d'énumérer les beautés si diverses, réunies sur ce territoire restreint qui prend souvent à mes yeux l'aspect d'un jardin privilégié. La connaissance que j'en ai est beaucoup trop incomplète, et les ans qui se sont succédé ont voilé peu à peu de trop d'imprécisions les souvenirs que j'en conserve.

Mais je veux évoquer une vision, non pas banale, mais en partie dévaluée, je le reconnais, à force d'avoir été montrée en carte postale et sur les dépliants touristiques de la Ville. Que voulez-vous? J'habitais Boulevard Royal, à moins de cent mètres de l'endroit où j'allais m'en repaître. Et si je ne l'ai pas contemplée des dizaines de fois, je ne l'ai pas admirée du tout.

Ce point de vue, je l'appréciais par tous les temps, à toutes les époques de l'année. Mais lorsqu'il me plaît d'y rêver, je choisis un beau jour d'automne, une fin d'après-midi où le soleil s'approchant de l'horizon lance des feux tout rouges.

Je prends la large allée qui descend vers la Pétrusse, je m'arrête à peine en contre-bas, d'où je juge la vue la mieux équilibrée entre la vallée ouverte devant moi et la ville étalée au-dessus du tablier du pont Adolphe (que les Luxembourgeois continuent d'appeler affectueusement «Nei Bréck», nouveau pont, et cela en dépit de la construction bien plus récente du magnifique pont de la Grande-Duchesse Charlotte. Celui-là, du reste, on l'appelle «Rout Bréck», pont rouge, nom qu'il mérite bien).

Vous l'aviez deviné depuis longtemps, c'est du «Nei Bréck» qu'il s'agit. C'est lui-même d'abord, que j'admire, ses proportions équilibrées, son revêtement de massives pierres de taille qui s'harmonise si bien avec la richesse de son environnement, et sous lequel se cache avec coquetterie l'audace de l'arche franchissant d'un jet la profonde faille.

Enchâssée sous cet arc comme sous un dôme protecteur, la vallée encaissée s'offre aux regards, avec ses flancs de canyon si abrupts qu'il semble étrange qu'une ville ait pu naître, voici des siècles, sur des bords qui devaient être sauvages. C'est une foison de verdure, féerie de couleurs en cette saison où la nature flamboie. Sur les prés revigorés où serpente le filet d'eau, aux arbres les verts virent insensiblement aux jaunes, les ors rouges passent aux fauves, même la gamme condamnée des marrons et des bruns se pare d'un éclat somptueux. Il semble qu'avant de mourir le feuillage restitue dans ses plus beaux atours la lumière accumulée de l'été.

Droite comme un trait de séparation, la ligne du tablier que longent les voitures comme des fourmis affairées délimite le domaine de la ville. Elle

naît sur ma gauche, avenue Marie-Thérèse, dès avant le pont les immeubles se pressent lorsque s'arrête le parc. Je note que le dernier, à l'angle, arbore toujours le nom qui m'a fait rêver bien des fois: le Pôle Nord . . .

Ensuite, commençant de s'estomper dans la lumière faiblissante, les bâtiments se dressent accolés, découpant sur le ciel la ligne de leurs toits qui bientôt ne s'inscrira plus qu'en ombre chinoise. Plus par la connaissance que par la vision, je situe sur le boulevard Roosevelt les murs jaune pâle du Casino, derrière lesquels se cache la salle que j'ai connue brillamment éclairée, les soirs révolus où je conduisais hésitant de charmantes cavalières. Derrière la «Gëlle Fra» toute en or sur son piédestal doit se trouver l'Hôtel Cravat, où me convie un de mes amis, lors de mes brefs séjours, à un repas où la bonne chère, sans être oubliée, s'efface derrière l'échange des souvenirs. En retrait, au-dessus des toits, c'est l'élan des minces flèches de la Cathédrale qui dressent leur pointe d'ardoise bleue. Je sais que devant elles, pour ainsi dire à leurs pieds, se niche le vieil immeuble de l'Athénée où j'ai passé tant d'heures de cours, qui a si bien mérité la paisible retraite où il somnole désormais, remarquablement restauré et entretenu.

La ville se prolonge au delà, le «Vieux Pont» ou Viaduc qu'on ne voit pas franchit à nouveau le ravin. Et sur l'autre rive, la ligne irrégulière des toits revient vers moi, sur ma droite, jusqu'à la découpe particulière de la Caisse d'Épargne, qui dans le soir tombant évoque une sorte de castel britannique en trompe-l'oeil. Pour parfaire ma vision, le soleil près de se coucher allume sur le toit en forme de chapeau pointu, à une tabatière ouverte, un énorme rubis.

Le Luxembourgeois connaît dans son pays de multiples coins qu'il affectionne, auxquels le rattachent peut-être des souvenirs personnels. C'est aussi de cela qu'est fait son amour pour son pays, un amour dont il ne parle guère, qui pourtant s'enracine en lui, indestructible.

Il ne l'extériorise pas souvent, mais aux grandes occasions, lorsqu'on joue «Ons Hémecht» – le nom, déjà, est significatif – il arrive qu'après la première strophe on chante également la dernière. Celle-là est une prière, d'une douceur, d'une ferveur poignantes. Et le Luxembourgeois, quand il la chante, ferme les yeux: «O Du, do Uewen . . .»⁴

Un autre de mes amis – dans ce pays, j'ai tous mes amis et celui-là est le plus ancien, le complice de toujours – m'a entraîné dans une de ses recherches de champignons, dont il étudie les multiples espèces et les subtiles différences avec une véritable passion. Je ne la partage pas, mais je la respecte, par ailleurs j'adore les balades en forêt. La quête fut infructueuse, mais ce n'était pas la faute de mon ami, c'est le temps qui était trop beau!

Au Luxembourg, si vous avez soif, je vous recommande d'entrer dans un café – grâce au ciel, il n'en manque pas – et de demander un «Humpen». Il s'agit de bière, bien évidemment, dont soit dit en passant que je ne suis

⁴ «O Toi, Là-Haut . . . »

guère connaisseur, ni même amateur à proprement parler. Mais croyez-moi: votre satisfaction commence lorsque le garçon ou le patron revient, porteur de verres – je vous souhaite d’être en compagnie – dont la dimension est à celle du demi que nous connaissons en France à peu près ce que le magnum est à la bouteille ordinaire. Pour peu que règne dans la salle une ambiance chaleureuse et tiède, aux odeurs subtilement mêlées de tabac, de café et d’alcools, votre plaisir se précise à la vue de la buée sur les parois du verre, au travers de laquelle l’or du breuvage se fait plus velouté. Et puis, vous trempez vos lèvres dans le «faux-col»: vous n’y trouvez rien à redire, dans sa mousseuse consistance vous rencontrez un avant-goût, une promesse de la saveur rafraîchissante qui vous attend, tout de suite après.

C’est dans un modeste café de village que m’avait entraîné mon ami, à la fin de notre promenade. Comme moi-même il avait surveillé l’arrivée de nos «Humpen», leur atterrissage devant nous sur les rondelles de carton. Il avait levé son verre, et avant de le porter à ses lèvres, il me l’a tendu à demi, à la rencontre du mien, à la hauteur de ses yeux qui me disaient clairement: «A la tienne!» Après une copieuse lampée, il reposa son verre avec un soupir d’aise, assez bruyant je dois le dire.

A la table voisine de la nôtre, un consommateur solitaire avait suivi d’un oeil appréciateur la descente du breuvage dans le verre, consécutive à l’effort de mon ami. Il déclara avec conviction: «Déi éischt Schlupp as di bescht!»⁵ Mon ami lui lança un regard. L’homme avait une face réjouie, son gilet se tendait sur une courbe généreuse que certains de ses compatriotes auraient qualifiée, peut-être hâtivement, de «Béierpanz»⁶.

Quoi qu’il en soit, sa remarque n’était en rien critique ou inamicale. Avec un sourire complice, mon ami pourtant aussi mince que son interlocuteur l’était peu, qui pour autant ne manque pas de répartie, lui rétorqua: «. . . C’est bien vrai! Mais c’est aussi parce qu’on sait que d’autres gorgées suivront!» Profonde vérité, que salua un large éclat de rire.

Et c’était parti. Il y avait eu des jugements définitifs sur les mérites comparés de la «Mousel» et de la «Diekirch», sur les progrès de la bière en bouteille, désormais voisine en qualité de la bière tirée au tonneau sous pression, qui mettait les modestes bistrotts campagnards presque à égalité avec leurs concurrents équipés d’installations plus coûteuses. Entre-temps, mon ami avait eu soin de m’introduire dans la conversation. Le salut fort courtois que m’avait valu ma qualité de Français avait été suivi de marques d’intérêt plus prononcées, à l’indication que je revenais en quelque sorte en visite au pays, et qu’il me restait quelques vestiges de mes connaissances en luxembourgeois.

Mais l’entretien allait prendre un tour plus personnel, je ne pouvais plus guère y prendre part autrement qu’au titre d’auditeur privilégié. «Juste-

⁵ «C’est la première gorgée qui est la meilleure!» («Schlupp», encore un mot savoureux).

⁶ Littéralement «panse de bière».

ment, observait notre homme après avoir commandé un autre ‚Humpen‘, je connais un tout petit café qui vient d’ouvrir à Larochette, pour l’instant on n’y sert encore que de la bière en bouteille. Les clients y vont tout de même . . .» – «Je vais moins souvent dans le coin, répondait mon ami. Mais à Godbrange, près de ma pêche . . .»

En matière d’expérimentation sur le tas, notre nouvel ami râtissait large, apparemment très éclectique dans ses recherches de locaux «valant le détour». Bien sûr, il connaissait aussi celui-là, une de ses lointaines cousines devait même avoir quelque parenté avec le propriétaire. Celui-ci avait fait un beau mariage, voici une dizaine d’années, ce qui lui avait permis de s’installer convenablement . . . Mon ami connaissait bien le couple, la femme du patron, Maisie, était charmante, ainsi que leurs trois enfants . . . Notre ami se préparait à raconter l’histoire de la première journée d’école du second garçon.

Si nous n’avions dû songer à rentrer à la maison, refusant aussi aimablement que possible la tournée que «de Scheiderte Léon», comme notre ami s’était présenté spontanément, nous offrait avec insistance pour lui tenir compagnie, à quelle heure nous serions-nous quittés? En voiture, je remarquai: «Eh bien, en même temps que toi, j’ai fait la connaissance d’un autre membre de votre grande famille!» – «C’est vrai, me répondit mon ami, c’est bien rare qu’après quelques paroles échangées, entre inconnus au premier abord, nous ne nous trouvions pas quelque point commun . . . T’avouerais-tu que je trouve à ces contacts informels, à ces conversations au hasard des rencontres un bien grand charme?»

Ces relations bon enfant, familières entre personnes qui s’ignoraient l’instant d’avant, je les avais appréciées, moi aussi. Je songeais que même après une absence de près d’un demi-siècle, coupée seulement de quelques trop rares et trop brefs séjours, le parrainage de mon ami, que je me plaisais à compléter, en guise de passeport, de mes rudiments de luxembourgeois, me donnait encore accès à cette parenté étendue, cette collectivité familière que pour moi le Luxembourg avait représenté dès l’origine.

L’échelle humaine . . . Je pense à cette chanson peuplée de centaines de millions de petits Chinois («. . . Et moi, et moi . . .»). Cette vertigineuse démesure, elle déteint maintenant sur tout. Les hommes l’appliquent à leurs rassemblements de foules, à leurs constructions, à leurs avions toujours plus grands, toujours plus rapides – sans parler des fusées – à tout ce qui porte le nom de progrès dont ils sont si fiers. Et ils ne s’aperçoivent pas que chaque jour, la terre qui se surpeuple rapetisse . . .

L’échelle humaine, dans l’environnement, c’est ce que l’esprit appréhende de lui-même, de manière directe, sans le secours des outils qu’il se forge – dont je me garde pourtant de contester l’utilité. L’homme s’envole en avion pour des terres lointaines, il contemple ses congénères qui marchent sur la lune. Mais il refuse de s’écarter de l’endroit où il est né, et s’il y est obligé, il retourne près de son clocher – à son «clapier natal», comme disait à

l'Athénée un de nos professeurs, avec un accent effroyable – dès que ses obligations cessent de l'en retenir éloigné.

L'échelle humaine, c'est le village où tout le monde se tutoie. On s'y connaît depuis toujours, et les étrangers qui d'aventure viennent s'y installer parviennent à s'y fondre sans trop de mal, pour peu qu'ils n'effraient pas en se présentant trop nombreux. Lequel d'entre nous ne cache pas dans son cœur l'image d'un hameau, traversé par une route unique de préférence secondaire, le long de laquelle il aimerait connaître les habitants de toutes les maisons qui s'y pressent, parce que lui-même habiterait l'une d'entre elles?

Si petit qu'il apparaisse, non seulement comparé aux géants qui ne se maintiennent que par les multiples enracinements locaux que recouvre leur démesure, mais même à côté de ses voisins immédiats qui ont préféré cesser de le convoiter parce qu'ils le désiraient tous, le Luxembourg me paraît un compromis à peu près idéal, en matière de pays. Son territoire s'étend certes au-delà des limites d'un village, il abrite des villes et même une capitale respectable. Mais ses habitants, entre eux, ou bien se reconnaissent d'emblée, ou bien ils usent pour faire connaissance de la façon joviale avec laquelle dans l'auberge le consommateur solitaire avait su aborder mon ami. Et la langue originale qu'ils parlent tous, qui ne s'étend pas vraiment au-delà des limites territoriales, resserre de sa complicité les liens de leur fraternité.

Les Luxembourgeois qui m'auront fait l'honneur de lire jusqu'ici ces quelques pages se diront peut-être que tout cela, ils le savent depuis belle lurette. Ils ajouteront même qu'il manque un point essentiel à cette démonstration, à savoir la justification historique de l'indépendance de leur pays. A cela, je me permettrai de répondre que je me suis bien gardé, dans ce que j'aimerais appeler modestement un essai, de traiter le sujet autrement que de manière délibérément subjective. Ni mes compétences, ni mes capacités (pour ne pas parler de mon ignorance) ne m'auraient permis de traiter au fond un sujet de cette importance. Du reste des esprits autrement qualifiés, particulièrement des Luxembourgeois, ont déjà su l'aborder, comme ils continuent de le faire, tant d'un point de vue plus général que sous un angle mettant en lumière des périodes cruciales de l'histoire de leur pays.

Mes intentions et leurs limites, j'ai voulu les annoncer d'emblée, dans le titre choisi. Je serais heureux si j'étais parvenu à faire ressentir l'attraction que ce pays a su exercer sur moi, un étranger, qui ai eu la chance d'apprendre à le connaître un peu.

L'indépendance, il me semble que j'en ai parlé tout au long, expressément ou sous-entendue. Au fond, elle est la conséquence, traduite dans les faits, d'un particularisme qui a su se maintenir, s'imposer suffisamment pour être reconnu. En écrivant cette dernière phrase, je me demande si elle ne contient pas l'expression de la qualité essentielle de ce pays, du moins sa

qualité maîtresse à mes yeux. « . . . Mir wëlle bleiwe wat mer sin . . . » Un particularisme qui s'affirme, qui sait se faire admettre. Cette même qualité, si elle caractérise non plus un pays mais une mentalité, c'est tout simplement l'individualisme.

Au point où j'en suis avec vous, amis lecteurs, je crois pouvoir vous faire un aveu. Parmi les traits susceptibles de caractériser une personne, celui que je prise et respecte le plus est précisément l'individualisme. Et cette préférence a une bonne raison: individualiste, je le suis moi-même, au point que je préfère ne pas me demander, dans mon cas, si c'est encore une qualité!

Chez les autres – et notamment chez mes amis, bien sûr – c'est une qualité. Et à des titres divers, tous mes amis Luxembourgeois la possèdent, comme par hasard. Alors, je vais vous poser une dernière question: comment voulez-vous que je n'aime pas les habitants de ce pays?

L'individualisme bien compris a un double visage: il préserve l'originalité de l'individu, précisément, et il laisse s'exprimer librement celle d'autrui. Sous ce double aspect, qui n'est à tout prendre que celui de la liberté, il me semble que le Luxembourg est exemplaire.

Quand je rentre chez moi après un de mes trop brefs séjours à Luxembourg, j'ai l'esprit empli de souvenirs, amassés en renouant avec mes amis, en voyant ou revoyant des coins, des paysages de leur beau pays. Là-bas, j'ai parsemé le français que mes amis ont bien voulu écouter, qu'eux-mêmes dans leur courtoisie ont employé la plupart du temps pour me faciliter nos contacts, de quelques mots, voire de quelques expressions en luxembourgeois qui me sont venues ou revenues, un peu par osmose.

Alors, à la maison, je me sens tout fier de mon élocution, de mon vocabulaire, que je m'imagine avoir retrouvés. Je me plante devant ma glace et je prononce, complaisamment: «Ech sin e Lëtzebuerger!»⁷

C'est le commencement d'un discours, qui tourne court la plupart du temps. Mais je m'aperçois que dans ma bouche, ces quatre mots sont davantage qu'une boutade.

⁷ «Je suis un Luxembourgeois!»